

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

César REVAZ

Faut-il avoir peur de mourir ?
Le poète Lucrèce et la mort

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1994, tome 89b, p. 29-38

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Faut-il avoir peur de mourir?

Le poète romain Lucrèce et la mort

par César Revaz

Préambule

En mars dernier, nous avons consacré une séance de notre colloque gréco-latin à une analyse littéraire d'un passage tiré du " DE NATURA RERUM " de Lucrèce. Or, il se trouve que le thème abordé là par le poète latin, à savoir la libération de l'homme de la crainte de la mort, rejoint les réflexions autour desquelles s'articule le présent numéro des Echos de Saint- Maurice.

Après avoir brièvement présenté Lucrèce et son oeuvre, je me propose donc de reprendre les éléments essentiels de cette analyse susceptible sans doute d'intéresser nos lecteurs.

T. LUCRETIVS CARUS (Lucrèce), né vers le début du premier siècle et mort en 55 avant J.-C., nous est connu par une oeuvre unique, le " DE NATURA RERUM " (De la nature). Dans les six livres de cette vaste épopée scientifique et philosophique, Lucrèce entreprend de révéler au public romain la doctrine de son maître Epicure. Pour ce philosophe grec, l'Univers est formé d'un nombre infini d'éléments matériels indestructibles : les atomes. Ces atomes tombent verticalement dans le vide, mais la " déclinaison " (clinamen) éventuelle de leur trajectoire leur permet de se rencontrer et de former des corps. Dans cette perspective, les hommes ne sont que des agrégats d'atomes matériels. Ces agrégats se déferont un jour et leurs éléments iront s'associer à d'autres éléments pour former d'autres corps. La mort n'est alors rien d'autre que cette " désagrégation ". Ainsi donc, l'homme, ramené à l'état d'atomes

dissociés, se trouve après la mort dans la même situation qu'avant sa —sance et il ne souffre pas davantage. C'est pourquoi - et ici la physique conduit à l'éthique - il convient de bannir la crainte de la mort et du —timent dans un au-delà qui n'existe pas.

Lucrèce rappelle très nettement cette vérité aux vers 838-841 du Livre III :

... de même quand nous cessons d'être après le divorce du corps et de l'âme dont l'union compose notre individu, nous pouvons être sûrs qu'à ce moment où nous ne serons plus, rien absolument ne pourra nous atteindre ni émouvoir nos sens.

Comment l'homme réagit-il en face de cette évidence ? Souvent d'une manière stupide, comme Lucrèce va le montrer dans le passage, objet de notre analyse (Livre III, vers 870 - 930).

Il s'agit en fait pour le poète de stigmatiser la folie inhérente à la peur de la mort et d'amener l'être humain à une sereine acceptation de cette réalité inéluctable. Pour atteindre ce but, Lucrèce propose à ses lecteurs quelques exemples de comportements absurdes à l'égard de la mort.

Analyse du livre III (vers 870 - 930)

Premier exemple (vers 870 - 893)

Attitude absurde de celui qui s'apitoie sur sa condition après le trépas

Lucrèce dénonce ici la crainte injustifiée que l'homme éprouve pour le destin de son corps " post mortem " : attitude absolument incohérente puisque cet homme se trouve dans l'incapacité de dissocier l'être vivant qu'il est encore et son état de futur cadavre qu'il imagine :

Proinde ubi se videas hominem indignari ipsum,
post mortem fore ut aut putescat corpore posto.
aut flammis interficiat malisve ferarum,... (v. 870-872)

Aussi, quand tu vois un homme se lamenter sur lui-même, à la pensée qu'après la mort il pourrira, une fois son corps abandonné, ou qu'il sera dévoré par les flammes, ou par la mâchoire des bêtes sauvages,...

L'évocation de la sinistre réalité cadavérique pourrait expliquer la peur de l'homme, mais une telle attitude est évidemment absurde si l'on admet que dans la mort aucun sentiment ne subsiste chez l'être

humain. Lucrèce a donc beau jeu de porter contre cet homme une double accusation :

a) manque de sincérité (métaphore empruntée à l'art du potier qui examine la bienfaisance d'un vase en le tapotant)

scire licet non sincerum sonere, atque subesse
caecum aliquem cordi stimulum... (v. 873-874)

*tu peux dire que sa voix sonne faux et que se cache dans son
cœur quelque aiguillon secret...*

b) manque de cohérence (métaphore empruntée au langage du commerce : marchand qui étale une marchandise et en livre une autre)

Non, ut opinor, enim dat quod promittit et unde,

*A mon avis, il n'accorde pas ce qu'il annonce, il ne donne pas ses
véritables raisons...*

En fait, cet homme est incapable, dans sa faiblesse, de se détacher de la vie :

nec radicitus e vita se tollit et ejicit,... (v. 877)

*ce n'est pas radicalement qu'il s'arrache et se retranche de la
vie...*

et Lucrèce évoque à ce propos comme une sorte de dédoublement de la personnalité. Nous sommes frappés par le caractère plastique de cette vision où la mort et la vie se côtoient :

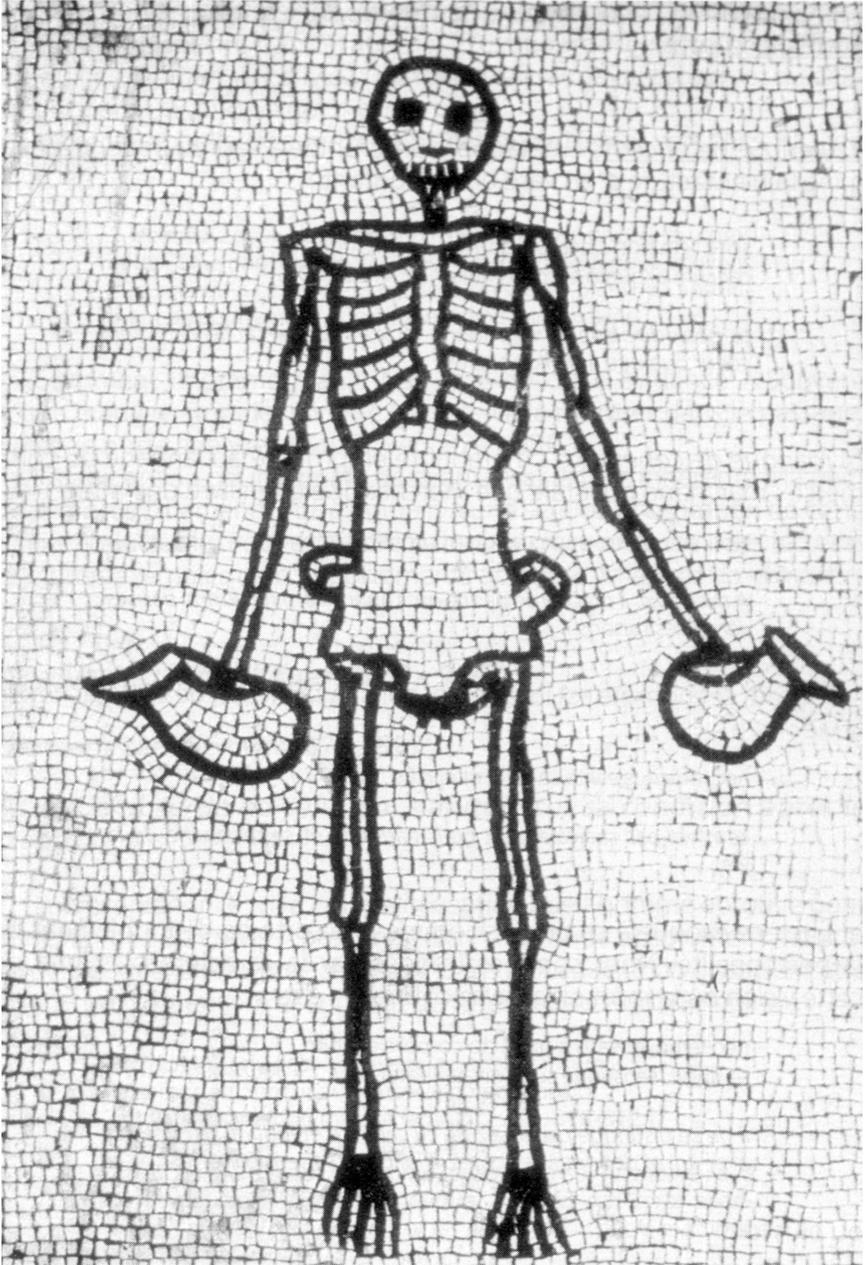
nec movet satis a projecto corpore et illum
se fingit, sensuque suo contaminat astans. (v. 882-883)

*il ne se distingue pas assez de ce cadavre étendu, il se confond
avec lui, et debout à ses côtés, il lui prête sa sensibilité.*

ou plus loin

stansque jacentem se lacerari urive dolere. (v. 877)

*et resté debout, gémir de se voir gisant à terre en proie aux bêtes
ou aux flammes.*



Mosaïque de Pompéi

avec dans les deux cas le même contraste dans la position de cet être dédoublé, à la fois cadavre étendu (projecto corpore - jacentem) et cependant encore vivant, c'est à dire debout (astans - stansque).

Deuxième exemple (vers 894 -911)

Attitude absurde des proches qui s'apitoient d'abord sur le défunt, ensuite sur eux-mêmes

Voilà deux scènes qu'on croirait tirées d'une comédie de Plaute ou de Térence par exemple. Lucrèce y plagie ironiquement le ton outré et déclamatoire de certaines inscriptions mortuaires.

Un premier groupe d'amis s'adresse directement au défunt - et l'on pourrait ici penser également à la parodie d'une oraison funèbre - pour déplorer son triste sort. C'est une accumulation de formules traditionnelles, de clichés :

Jam, jam non domus accipiet te laeta, neque uxor
optima, nec dulces occurrent oscula nati
praeripere...(v. 894-896)

*Désormais il n'y aura plus de maison joyeuse pour t'accueillir,
plus d'épouse excellente, plus d'enfants chéris pour courir à ta
rencontre se disputer tes baisers....*

Et tous de plaindre ce malheureux (misero) à qui un seul jour funeste (una dies infesta) a ravi de si nombreux avantages (tot praemia vitae) ! (v.899)

D'autres amis se lamentent, quant à eux, sur leur propre chagrin. Là encore, le lecteur ne pourra s'empêcher de sourire, tellement l'excès du sentiment éprouvé se traduit sous la plume de Lucrèce par l'excès de langage :

At nos horrifico cinefactum te prope busto
insatiabiliter deflevimus aeternumque
nulla dies nobis maerorem e pectore demet. (v. 906-908)

*Mais nous, tout près de cet horrible bûcher où tu achèves de te
réduire en cendres, inlassablement nous t'avons pleuré, et ce
chagrin éternel, nulle journée ne pourra l'arracher de notre
coeur.*

Aussi bien par le choix des mots : horrifico (horrible) - cinefactum (réduit en cendres) - busto (bûcher) - insatiabiliter (inlassablement) - deflevimus (nous avons pleuré) - aeternum maerorem (chagrin éternel) que par la construction (trois longs mots seulement au vers 907 : durée interminable des pleurs, torrents de larmes), le poète raille cette douleur hors de saison et qui n'est peut-être pas sans receler quelque hypocrisie, du moins si l'on en croit La Rochefoucauld :

" Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; (...) Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. (Maxime 240)

Dans les exemples mentionnés ci-dessus, Lucrèce intervient sèchement pour rappeler ces " pleurnichards " à une juste conception de la mort et à la sérénité qui en découle. Si l'on admet en effet que le regret des biens de ce monde ne nous suit pas dans la mort et que celle-ci, après tout, peut être assimilée à une sorte de sommeil éternel, on reste impassible :

Quod bene si videant animo dictisque sequantur,
dissolvant animi magno se angore metuque. (v. 902-903)

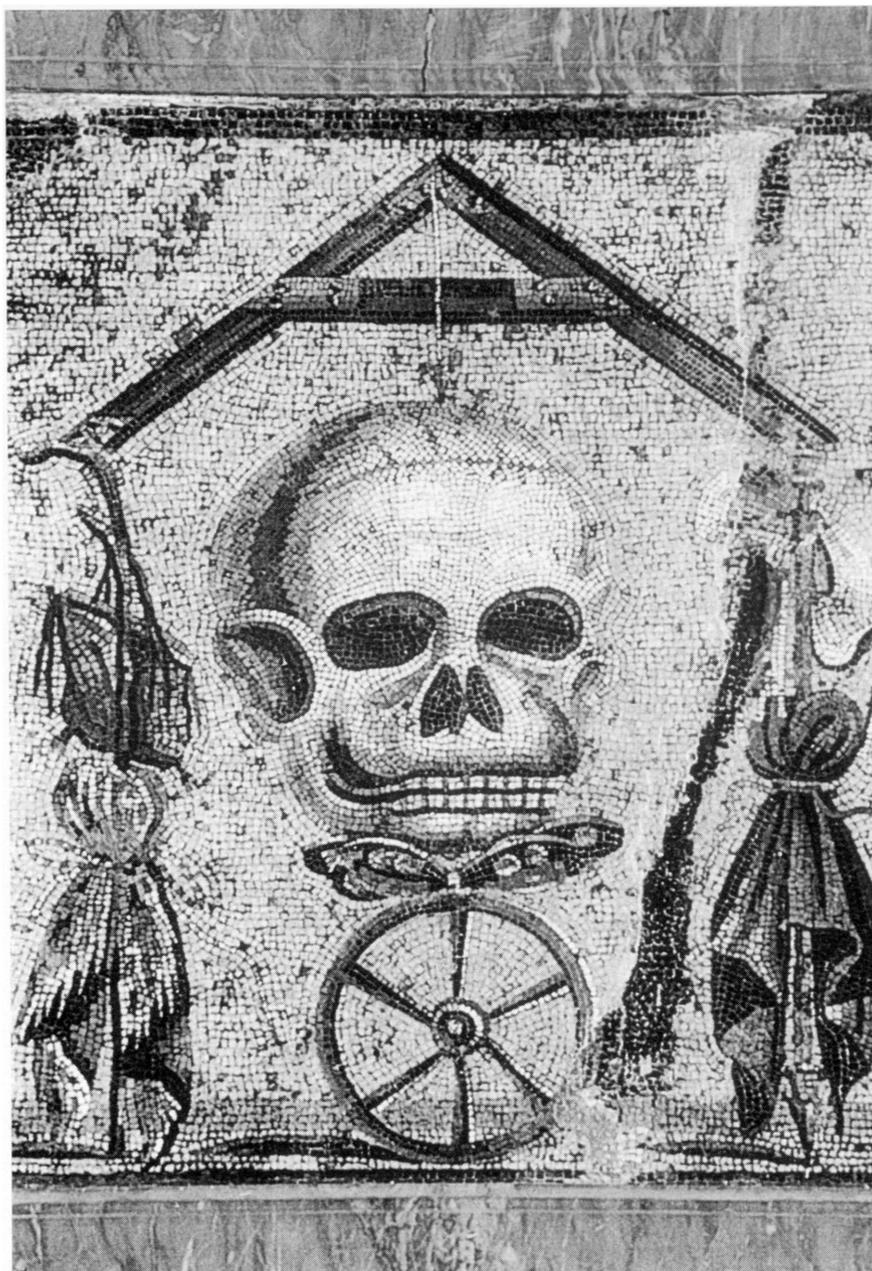
Si l'on avait pleine conscience de cette vérité, si l'on y conformait ses paroles, on libérerait son esprit d'une angoisse et d'une crainte bien grande.

Quittant d'une façon inattendue les abords du tombeau, Lucrèce nous transporte ensuite dans un " triclinium " (salle à manger). La raillerie ne se dément pas, mais vise maintenant un autre groupe d'hommes, les " **épicuriens** ", au sens populaire du terme, ceux qu'Horace assimila à un troupeau de porcs (cf. Epîtres, I, 4, 16 : ... Epicuri de grege porcum)

Troisième exemple (vers 912 - 930)

Attitude absurde de ceux qui, par crainte de la mort veulent jouir de la vie en mettant les bouchées doubles

L'inspiration satirique de Lucrèce prend dans cette dernière partie une forme un peu différente qui me semble relever davantage de l'art oratoire.



Mosaïque de Pompéi

Quatre vers au début pour un tableau de genre : un banquet traditionnel " à la romaine ", avec ses convives étendus sur les coussins, le front ombragé de couronnes et la coupe à la main. Le thème de leurs propos est archiconnu : c'est le plaisir qu'il faut cueillir sans tarder, c'est la fuite irrévocable du temps. Tentative dérisoire, aux yeux de Lucrèce, de ces noceurs qui essaient de conjurer la mort dont ils n'ont pas compris le sens. En fait, le poète se moque d'eux et de leur discours pessimiste puisque ces " fêtards " se pleurent eux-mêmes dans la toge :

..." Brevis hic est fructus homullis;
jam fuerit neque post unquam revocare licebit. " (v. 914-915)

*" Brève est pour les pauvres hommes la jouissance de ces biens.
Bientôt ils auront passé, et jamais nous ne pourrons plus les rap-
peler. "*

La réplique de Lucrèce à ces paroles se fait cinglante : à l'enjambement " tenentque pocula " (et ils tiennent la coupe en mains) des vers 912-913 répond la remarque ironique des vers 916-917 :

Tamquam in morte mali cum primis hoc sit eorum,
quod sitis exurat miseros atque arrida torrat,... (v. 916-917)

*Comme si dans la mort le premier mal à craindre pour ces mal-
heureux, consistait à être brûlés et desséchés par une soif
ardente....*

Dès lors, la démonstration prend le pas sur l'ironie, démonstration fondée sur l'analogie entre le " sommeil nocturne " et le " sommeil éternel " :

Nam licet aeternum per nos sic esse soporem,
nec desiderium nostri nos adficit ullum. (v. 921 -922)

*Or, il ne tient qu'à nous qu'il en soit ainsi du sommeil éternel, et aucun regret
de nous-mêmes ne vient nous y affliger.*

Avec son art de rendre concrète toute argumentation, si ardue qu'elle soit, Lucrèce nous explique que, dans le sommeil, les particules de l'âme ne s'égarer pas loin des " mouvements sensitifs " du corps si bien qu'au réveil ces particules se rassemblent et que la vie rejaillit.

Tel n'est pas le cas de la mort lors de laquelle les atomes se trouvent définitivement séparés :

major enim turba et disjectus materiae
consequitur leto... (v. 928-929)

*Plus grands en effet sont le désordre et la dispersion de la matière
à la suite de la mort...*

Voilà ce que le poète nomme avec conviction au vers 930 la " frigida...vitae pausa " (la froide cessation de la vie) et, filant la métaphore du sommeil, il pourra affirmer que personne ne se réveille de ce trépas :

...nec quisquam expergitus extat,
frigida quem semel est vitae pausa secuta. (v. 929-930)

*et personne ne se réveille et ne se relève, une fois que le froid du
trépas est venu le saisir.*

Impossible sortie de ce néant définitif !

Conclusion

Nous venons de le voir : Lucrèce est porteur d'un message qu'il tient à faire passer : libérer l'homme de la crainte du trépas, exorciser la mort en quelque sorte. Voilà la " bonne nouvelle " épicurienne qu'il communique à ses lecteurs avec ce que Pierre Grimal appelle justement une " chaleur apostolique ".

Le problème d'une oeuvre didactique comme le " DE NATURA RERUM ", c'est évidemment d'enseigner sans ennuyer, ceci d'autant plus que la doctrine scientifique de Lucrèce n'est pas toujours d'un accès facile.

C'est précisément ici qu'intervient la poésie dont Lucrèce lui-même dit au Livre I, vers 936-938, qu'elle est " comme le miel dont les médecins enduisent le bord de la coupe pour faire absorber aux enfants la répugnante absinthe. "

Si l'on y ajoute la part de la rhétorique importante aussi bien dans la formation littéraire des jeunes Romains que dans la réception d'une oeuvre par le biais de la " RECITATIO " (lecture publique), on sera en droit d'affirmer que le poète latin a réussi dans son entreprise même si son message s'éloigne considérablement de notre conception chrétienne de la vie et de la mort.

Bibliographie

Texte et traduction

Lucrèce, *De la Nature*, Livres I - III, " Collection des Universités de France ", Paris, Les Belles Lettres, 1959.

Commentaire

Ernoud Alfred et Robin Léon, *Lucrece De rerum natura Commentaire exégétique et critique*, Tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1926.

Bayley Cyril, *Titi Lucreti Cari De rerum natura Libri sex*, Volume II, Commentary, Books I - III, Oxford, Clarendon Press, 1947.

Ouvrages généraux

Bayet Jean, *Littérature latine*, Collection U, Paris, Armand Colin, 1965.

Martin René, Gaillard Jacques, *Les genres littéraires à Rome*, Paris, Nathan-Scodel, 1990.

Gaillard Jacques, *Approche de la littérature latine*, Paris, Nathan, 1992.